

PLATON ET LA SICILE

PLATON (428/7? - 348), *Lettre VII*, 354/53?

Les lettres de Platon font l'objet d'un vif débat parmi les spécialistes. Sont-elles apocryphes ? La lettre VII, la plus importante, est une de celles qui passe le plus souvent pour authentique (résistant en particulier à l'analyse stylistique comparative avec des textes de la même période).

*Platon est allé trois fois en Sicile. La première fois, vers l'âge de quarante ans, à la suite de son hypothétique voyage en Égypte et Cyrénaïque, il termine en 389-87 par l'Italie (où il rencontre les pythagoriciens Philolaos, **Archytas de Tarente** et Timée de Locres) et la Sicile : Catane et Syracuse. Il est reçu avec les honneurs chez **Denys I^{er}** et gagne à sa philosophie son beau-frère **Dion**. A la suite d'une brouille, il repart sur un bateau d'Égine, où, selon la tradition, il est traité comme esclave puis racheté par quelqu'un qui le reconnaît. A la mort de **Denys I^{er}** en 367, il est rappelé par **Dion** et se met en route en 366, une vingtaine d'années après son premier voyage, rencontre le tyran philosophe **Archytas de Tarente** est reçu brillamment par **Denys II**. Mais les intrigues de cour exilent **Dion** à Athènes et Platon repart à son tour en 365 avec la promesse de revenir. Au printemps 361, une trière arrive à Athènes avec l'engagement d'un retour de **Dion** et des garanties. Mais il se brouille à nouveau avec le tyran et **Archytas de Tarente** doit intervenir pour que Platon puisse reprendre la mer. Au printemps 357, **Dion** s'empare de Syracuse et il est tué en 354.*

Avant de parler de ses expériences en Sicile, Platon tire au début de cet extrait la conclusion de son expérience politique de jeune athénien : sa riche famille a été liée au bref mais liberticide épisode de la tyrannie des Trente. Son oncle était un des Trente et l'un d'eux tenta d'imposer à Socrate de livrer un citoyen condamné à mort (324 d-e). Rétablie au bout de neuf mois, la démocratie athénienne condamna Socrate pour impiété (325 b-c).

(326 a) Je compris que, en ce concerne toutes les cités qui existent à l'heure actuelle, absolument toutes ont un mauvais régime politique ; car ce qui en elles se rapporte aux lois se trouve dans un état pratiquement incurable, faute d'avoir été l'objet de soins extraordinaires aidés par la chance. Et je fus nécessairement amené à dire, en un éloge à la droite philosophie que c'est grâce à elle qu'on peut reconnaître tout ce qui est juste aussi bien dans les affaires de la cité que dans celles des particuliers ; que donc le genre humain ne mettra pas fin à ses maux avant que la race de ceux qui, dans la rectitude et la vérité, s'adonnent à la philosophie **(b)** n'ait accédé à l'autorité politique ou que ceux qui sont au pouvoir dans les cités ne s'adonnent véritablement à la philosophie, en vertu de quelque dispensation divine¹.

Voilà dans quel état d'esprit je vins en Italie et en Sicile, lors de ma première visite². Mais, une fois sur place, cette vie qui là-bas encore était dite heureuse, parce que remplie de ces tables servies à la mode d'Italie et de Syracuse³, ne me plut nullement sous aucun rapport : vivre en s'empiffrant deux fois par jour et ne jamais se trouver au lit seul la nuit, **(c)** sans compter toutes les pratiques qu'entraîne ce genre de vie, voilà, en effet, des mœurs qui ne permettront jamais à aucun homme au monde, qui les aurait pratiquées depuis l'enfance, de devenir sage — il n'est pas de nature exceptionnelle où l'on trouve ce mélange — et encore moins de devenir un jour tempérant. Et, bien entendu, on pourrait tenir le même langage pour toute autre vertu. De même aucune cité, même si elle est régie par des lois qui ne sont pas n'importe lesquelles, ne pourra connaître la tranquillité, si les citoyens s'imaginent qu'il faut en tout dépenser à **(d)** l'excès, et si par ailleurs ils estiment que, vivant dans une oisiveté totale, ils ne doivent s'adonner qu'aux banquets et aux beuveries, sans compter le soin qu'ils apportent à poursuivre les plaisirs de l'amour pour lesquels ils se donnent

¹ Notion (*θεία μοιρα*, don divin, la *μοιρα* étant le lot qui échoit à chacun) qu'on trouve dans *La République* (livre V, 473 c-e et livre VI, 499 b sq).

² Il faut situer aux alentours de 388/7 av. J.-C. ce premier voyage de Platon à Syracuse.

³ Dans le *Gorgias* (518 b-c), Socrate, qui s'adresse à Calliclès, évoque ainsi les arts de la table : "... tu me parlais tout à fait sérieusement de Théarion, le boulanger, de Mithaecos, le fameux auteur d'un traité de cuisine sicilienne, de Sarambos, le marchand de vin et... tu soutins que tous ces gens ont su merveilleusement soigner le corps humain, en mettant à sa disposition, l'un, de merveilleux petits pains, l'autre des plats cuisinés, et le troisième, du vin." (trad. M. Canto, [collection GF]). De nouveau, au livre III de la *République* (404 d), il évoque la cuisine sicilienne. Enfin, dès le premier livre des *Lois*, le Lacédémonien Mégille raconte : "Jadis..., à Tarente, une de nos colonies, j'ai eu le spectacle de la ville entière plongée dans l'ivresse à l'occasion des Dionysiaques." (*Lois* I 637b, trad. L. Robin (Pléiade). Théopompe, un disciple d'Isocrate, témoigne dans le même sens (FGrH 115, F 233 Jacoby).

beaucoup de peine. Forcément, au contraire, ces cités ne cesseront jamais d'être en révolution, passant de la tyrannie à l'oligarchie et à la démocratie⁴ : de toute façon, les hommes qui y sont au pouvoir ne supportent même pas d'entendre, ne fût-ce que le nom d'un régime politique qui soit juste et où la loi soit égale pour tous⁵.

Voilà donc les réflexions que, en plus des précédentes, je me faisais, lorsque mon voyage m'eut conduit à Syracuse. Peut-être fut-ce un effet du hasard? Bien plutôt, semble-t-il, un être supérieur s'employait **(e)** alors à jeter les bases de tous les ennuis qui, à l'heure qu'il est, sont survenus à Dion et aux Syracusains. Et des ennuis encore plus graves sont à craindre si vous ne suivez pas maintenant les conseils que je vous donne pour la seconde fois⁶. Mais quelle raison ai-je de dire que tous ces ennuis eurent pour origine mon arrivée en **(327 a)** Sicile à cette époque? Dans mes relations avec Dion, qui était alors jeune, je risque fort de n'avoir pas compris qu'en lui faisant connaître à travers mes enseignements ce qui me semblait être le meilleur pour l'humanité, et en lui conseillant de mettre cela en pratique, je travaillais sans le savoir à assurer d'une certaine manière le renversement de la tyrannie. Dion, c'est sûr, avec l'extrême facilité qu'il avait à assimiler aussi bien les enseignements que je lui donnais alors que toute autre forme de savoir, mit à m'écouter une attention et une ardeur que n'égala jamais aucun des jeunes gens **(b)** que j'ai rencontrés⁷, et il consentit à passer le reste de son existence à vivre autrement que la plupart des Italiens et des Siciliens, faisant plus de cas de la vertu que du plaisir et de ce qui, par ailleurs, relève de la luxure. Par suite⁸, il vécut en butte à l'opposition toujours plus affirmée de ceux qui vivaient en se conformant aux mœurs du tyran et cela, jusqu'à la mort de **Denys I^{er}**.

Mais après cela¹⁰, il résolut de ne plus jamais garder pour lui seul l'état d'esprit que lui-même tenait de la rectitude de mes enseignements. Or, cet état d'esprit, il le voyait s'installer chez d'autres, **(c)** non pas chez beaucoup de gens mais chez certains, au nombre desquels il estima qu'il pourrait compter **Denys II**, à condition que les dieux prêtassent leur concours. Et si, à son tour, **Denys II** acquérait un tel état d'esprit, il en résulterait une vie d'une incroyable félicité pour lui et pour les autres Syracusains. En outre, effectivement, il s'imaginait qu'il fallait que, de toute façon, je vienne à Syracuse le plus rapidement possible pour m'associer à la chose, en rappelant avec quelle facilité mes relations avec lui avaient contribué à susciter en lui le **(d)** désir de la vie la plus belle et la meilleure. Et si, pour l'heure, il réussissait avec **Denys II** ce qu'il avait en-

⁴ Il s'agit là des trois régimes défectueux qui s'opposent aux trois régimes légitimes : la royauté, l'aristocratie et la démocratie (*Rép.* VIII 545 c sq. ; cf. aussi *Politique* 291 d-293 e, 302 b-303 c et *Lois* VIII 832 b-c). Aristote adopte cette distinction entre régimes politiques défectueux et légitimes, qu'il développe au livre VI de sa *Politique*.

⁵ L'*ἰσονομία* (la loi identique pour tous) est le principe fondamental de la démocratie athénienne (encore qu'il ne s'applique ni aux esclaves, ni aux métèques, ni aux femmes!). Platon y est d'ordinaire farouchement opposé car pour lui, il y a une hiérarchie des compétences politiques, le philosophe pouvant seul prétendre à gouverner. Mais dans la lettre VII, cette notion est prise de façon positive, ce qui a produit des commentaires divers.

⁶ La première fois, c'était à Olympie, lors des Jeux de 360 av. J.-C., peu de temps après le retour définitif de Platon en Grèce (cf. 350 b-d).

⁷ Reprise, presque mot à mot, d'une phrase du *Théétète* (144 a).

⁸ Dion se "convertit" donc dès 388/7 av. J.-C. à la vie ascétique et vertueuse prônée par Platon. Toutefois, il ne semble pas que l'adoption de ce nouveau mode de vie ait modifié l'attitude de Denys I^{er} à son endroit. A la mort du tyran, Dion est un homme puissant en Sicile (cf. ci-dessous 327e-328 a), trop puissant au goût de certains.

⁹ Denys I^{er} meurt au début de l'année 367 av. J.-C. Voici dans quelles circonstances, suivant Diodore de Sicile (XV 74, 1-4). Le tyran avait concouru aux Lénéennes à Athènes avec une tragédie qui remporta la victoire. L'un des membres du chœur pense qu'il obtiendrait une récompense s'il était le premier à annoncer la chose au tyran. Il sauta dans un bateau pour Corinthe, et de là fit voile vers la Sicile. Jouissant de vents favorables, il arriva rapidement à Syracuse et annonça la bonne nouvelle au tyran qui le récompense. Au comble de la joie Denys I^{er}, pour fêter l'événement, ordonna qu'on offrît des sacrifices et qu'on organisât des banquets ; il y but tellement qu'il tomba malade et mourut.

¹⁰ Cet "après cela" doit faire référence à la mort de Denys I^{er} mentionnée à la ligne précédente. Les Lénéennes étaient célébrées à Athènes à la fin de notre mois de janvier. La nouvelle de sa victoire dut parvenir à Denys I^{er} dans les premières semaines du mois de février ; et il mourut quelque temps après. La nouvelle de cette mort et celle de l'accession au pouvoir de Denys II durent arriver à Athènes au début du mois de mars. Tout incite à penser que l'invitation faite à Platon par Denys II de venir à Syracuse et la lettre de Dion qui devait accompagner cette invitation (327 d-e) arrivèrent par le même bateau. Ce qui aurait laissé à Platon un temps de réflexion de quelques semaines avant de s'embarquer pour Syracuse au début de la saison de navigation régulière (entre début avril et fin septembre). Certes, ce temps de réflexion est assez court, mais Dion presse Platon de venir "le plus rapidement possible" (l'expression apparaît deux fois en quelques lignes, cf. 327 b-c ci-dessus).

trepris, il avait les plus grands espoirs, tout en évitant les effusions de sang, les meurtres et les atrocités qui, à l'heure qu'il est, se sont produits¹¹, de ménager à tout le pays une existence heureuse et conforme au vrai.

Ayant formé ce juste projet, Dion persuada **Denys II** de m'envoyer chercher, et lui-même, dans la lettre qu'il m'envoyait, il me priait de venir le plus rapidement possible, de toute façon, avant que d'autres personnes ayant des relations avec **Denys II** ne le détournassent vers **(e)** une autre vie que la meilleure¹². Or, voici en quels termes il me priait, dussé-je être un peu long.

— Quelle occasion, disait-il, attendrons-nous alors, qui soit meilleure que celle que nous offre une chance divine?

Puis il passait en revue la puissance que représentaient l'Italie et la Sicile et le pouvoir que personnellement **(328 a)** il y possédait, évoquant aussi la jeunesse de **Denys II**¹³ et la puissance de sa passion pour la philosophie et pour les études, m'expliquant encore avec quelle facilité ses neveux et ses familiers¹⁴ pouvaient être gagnés à la doctrine et au genre de vie que je ne cessais de prôner, et qu'ils étaient tout à fait en mesure de faire bloc pour exhorter **Denys II**. De la sorte, si jamais devait pleinement se réaliser l'espoir de voir les mêmes hommes être à la fois philosophes et dirigeants d'une grande cité, c'était bien à présent¹⁵ **(b)**. Telles étaient donc ses exhortations ; et beaucoup d'autres allaient dans le même sens.

Pour ma part, voici quelle était mon opinion ; d'un côté, j'avais, concernant ces jeunes gens, des craintes sur ce qui, un jour, pourrait arriver, car les passions des hommes de cet âge sont promptes et changent souvent en sens contraire¹⁶ ; d'un autre, je savais quelle gravité de caractère possédait naturellement l'âme de Dion, et qu'il était déjà d'âge mûr¹⁷. Comme cela me donnait à réfléchir et que je me demandais s'il fallait me mettre en route et répondre à cette invitation ou prendre un autre parti, ce qui pourtant fit pencher la balance, c'est que, si jamais on devait entreprendre de réaliser mes conceptions **(c)** en matière de loi et de régime politique, c'était le moment d'essayer. En effet, je n'avais qu'un seul homme¹⁸ à convaincre et cela suffirait pour assurer en tout l'avènement du bien.

C'est donc dans cet état d'esprit et résolu à réaliser cette tâche que je quittai Athènes, non pour les motifs que me prêtaient certains, mais de peur surtout de passer alors à mes propres yeux pour quelqu'un qui n'est rien qu'un beau parleur et qui, en revanche, se montre incapable de s'attaquer résolument à une action, et en me disant que je risquais avant tout de trahir l'hospitalité de Dion et ma **(d)** solidarité à son égard, au moment où il courait réellement des dangers qui n'étaient pas rien¹⁹. Si effectivement il lui arrivait malheur,

¹¹ Exilé par Denys II, Dion retourne à Corinthe (métropole de Syracuse), Athènes, Mégare. Dépossédé de ses biens par Denys, il cherche à se constituer des partisans et en 357, grâce à des mercenaires, s'empare de Syracuse à l'exception d'Ortygie. Denys II, de retour d'Italie, s'installe par la mer à Ortygie et y reçoit des soutiens extérieurs. Les luttes de classe entre l'aristocratie dont fait partie Dion et les intervenants extérieurs qui soutiennent la demande de redistribution des terres mêlent des épisodes de guerre civile et de conflits extérieurs. En fin de compte, Dion, sa mère, sa femme et son enfant sont assassinés en 354. Denys II règnera à nouveau de 346 à 344.

¹² Selon la tradition, plusieurs autres philosophes, dont Aristippe de Cyrène (**Plutarque**, *Dion* 19, 3), Eschine le Socratique (Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane* I 35), Polyarchos (Athénée XII 545 a) et Polyxène le Mégarique (cf. *Lettre II*, 310 c et *Lettre XIII*, 360 c) auraient alors été les hôtes du tyran de Syracuse. Or, tous ces philosophes s'opposaient radicalement à Platon sur le point de savoir ce qu'il fallait entendre par "le bien", et donc sur ce qu'était la vie la meilleure.

¹³ A la mort de son père, c'est-à-dire au début de 367 av. J.-C., Denys II devait avoir aux alentours de 30 ans. D'une part, en effet, c'est en 399/8 av. J.-C. que Denys épouse la Locrienne Doris, qui sera la mère de Denys II. D'autre part, en 356/5 av. J.-C., lorsqu'il se retire à Locres, Denys II laisse pendant le pouvoir de Dion à Syracuse la citadelle d'Ortygie sous le commandement de son fils Apollocrate, lequel, selon toute vraisemblance, ne peut alors avoir beaucoup moins de 20 ans.

¹⁴ S'agit-il des fils, Hipparinos II et Nysaios, qu'Aristomaque, la soeur de Dion, avait donnés à Denys I^{er}? Suivant l'hypothèse faite à propos d'un passage antérieur à cet extrait (314 a), ce ne peut être le cas puisque Hipparinos II, qui aurait eu dans les 21 ans en 354/3 av. J.-C., avait aux alentours de 8 ans en 367 av. J.-C., et que Nysaios était son cadet. Mais faut-il retenir cette hypothèse? Si oui, on pourrait penser à des fils auxquels auraient donné naissance *Δικαιοσύνη* et *Αρετή* (Justice et Vertu), qui épousèrent respectivement Leptine et Théaridas. Sinon, il faut faire une autre hypothèse sur l'âge d'Hipparinos II, qui ne tienne pas compte de 324 a.

¹⁵ Rappel de l'idéal défendu dans la *République* (V 473 d-e, VI 499 b sq.) et mentionné plus haut (cf. 326 a-b et note 1).

¹⁶ Sur l'inconstance de la jeunesse, cf. *Lois* XI 929 c.

¹⁷ A la mort de Denys I^{er}, en 367 av. J.-C., Dion, né vers 409 av. J.-C., avait donc aux alentours de 42 ans.

¹⁸ Peut-être une réminiscence de *Rép.* VI 502 b.

¹⁹ En ne venant pas à Syracuse, Platon trahirait 1. Dion et 2. la cause de la philosophie.

et que, chassé par **Denys II** et par ses autres ennemis, il venait chez moi chercher refuge et qu'il m'interpellait en ces termes :

— Platon, je viens à toi en exilé. Ce ne sont ni des hoplites²⁰, ni même des cavaliers qui m'ont manqué pour repousser mes ennemis, mais des discours et du pouvoir de persuasion qui, je le savais mieux que personne, te permettent, quand tu mets des jeunes gens sur la voie de la vertu et de la justice, d'établir chaque fois entre eux amitié et **(e)** solidarité ; cela m'a manqué par ta faute et voilà pourquoi, après avoir quitté Syracuse, je me trouve maintenant ici. Et pourtant, mon sort est pour toi le moindre sujet d'opprobre ; mais la philosophie, dont tu es toujours en train de faire l'éloge et dont tu declares qu'elle est tenue en piètre estime par le reste des hommes²¹, comment n'est-elle pas aujourd'hui trahie avec moi, autant que cela dépendait de toi? **(329 a)** Et si nous nous trouvions habiter Mégare²², tu serais sans doute venu m'apporter de l'aide dans les domaines où je l'avais réclamée, sinon, tu te serais tenu pour le plus misérable de tous les hommes. Or, maintenant, imagines-tu qu'en invoquant la longueur du voyage et l'importance incontestable de la navigation et de la fatigue, tu pourras jamais éviter qu'on te prenne pour un lâche? Il s'en faudra de beaucoup certes.

A des reproches de ce genre, quelle réponse pourrais-je donner pour faire bonne figure? Aucune.

Eh bien! je suis venu, comme c'est raisonnable et juste, autant qu'il est possible à un homme d'en juger **(b)** au mieux, abandonnant pour ce genre de raisons mes occupations²³, qui n'avaient rien de déplacé, pour venir vivre sous une tyrannie qui ne semblait convenir ni à mes doctrines ni même à ma personne²⁴. En venant, je me libérais envers Zeus Hospitalier²⁵ et je m'acquittais de façon irréprochable de ma tâche de philosophe²⁶, alors que cette tâche eût été l'objet d'opprobre si, par mollesse et par crainte, je m'étais lâchement déshonoré.

Mais à mon arrivée — car il faut éviter les longueurs —, je trouvai l'entourage de **Denys II** tout plein de dissensions et de calomnies portées auprès du tyran sur le compte de Dion. **(c)** Bien sûr, je le défendis autant que je le pouvais, mais je n'y pouvais pas grand-chose, et il ne s'était peut-être pas encore écoulé trois mois que **Denys II**, accusant Dion de complot contre la tyrannie²⁷, le fit embarquer sur un petit bateau et le chassa ignominieusement. Là-dessus, nous tous qui étions effectivement les amis de Dion, nous craignons de voir tel ou tel châtié comme complice du complot de Dion ; or, à Syracuse, courut même sur mon compte le bruit que **Denys II** m'avait fait mettre à mort sous prétexte que j'étais la cause de tout **(d)** ce qui

²⁰ L'hoplite, un fantassin lourdement armé, tirait son nom du bouclier (*οπλον*) rond (environ 1 m de circonférence) qui le protégeait. Ce fantassin portait aussi un casque, une cuirasse et des jambières en métal, et il était armé d'une épée courte et surtout d'une longue lance (environ 2 m). Au cours des V^e et IV^e siècles, la phalange d'hoplites fut l'élément dominant des armées de terre des cités grecques. Pour sa part, la cavalerie, signe de richesse et de noblesse, ne joua, à l'époque classique, un rôle prépondérant et déterminant que dans certaines parties de la Grèce et en Sicile. Il faut dire qu'alors tout citoyen devait payer son équipement, ce qui constituait une espèce d'impôt.

²¹ Sur l'attitude du commun des mortels à l'égard de la philosophie, cf. *Rép.* VI 489 a-b, VI 497 a-b, VII 536 b-c, VII 539 c.

²² Mégare n'était pas très éloignée d'Athènes (entre 30 et 40 km). C'est là que, selon la tradition, après la mort de leur maître, se seraient réfugiés les membres de l'entourage de Socrate, dont Platon qui serait revenu en 394, date à laquelle il aurait participé à la bataille de Corinthe contre les Spartiates.

²³ En grec ancien, *διατριβή* signifie, au sens large "occupation" ; mais il peut, suivant le contexte, désigner l'école (Isocrate, *Panathénaique* 19, 237 a) et en particulier l'école de philosophie. Tout porte à croire que Platon fait ici allusion à l'Académie, qu'il avait fondée vers 387 av. J.-C., au retour de son premier voyage en Italie du Sud et en Sicile (pour éduquer les jeunes gens aux responsabilités politiques). Comme les événements rapportés ici se situent aux alentours de 367 av. J.-C., l'Académie, qui existait depuis vingt ans, devait alors être une institution importante. La tradition veut que, lors de son second voyage, Platon en ait confié la direction au mathématicien et astronome, Eudoxe de Cnide.

²⁴ C'est-à-dire une tyrannie qui ne satisfait pas aux conditions énumérées au livre IV des *Lois* (709 e sq.).

²⁵ Il s'agit de Zeus dans sa fonction de protecteur des étrangers qui reçoivent l'hospitalité. L'étranger qui demande l'hospitalité est assimilé au suppliant qui, loin du secours que pourrait lui apporter la communauté à laquelle il appartient, se trouve garanti par les promesses que lui fait celui auprès duquel il est venu chercher asile (sur les devoirs de l'hospitalité, cf. *Lois* V 729d - 730a, VIII 843 a). Cela dit, l'hospitalité exige une certaine réciprocité. Dans cette perspective Platon, qui a reçu l'hospitalité, est lié à Dion, qui la lui a donnée lors de son premier séjour en Sicile (cf. 328 d).

²⁶ Cette expression traduit *της φιλοσοφου μοιρας*, qui semble n'être qu'une périphrase pour *φιλοσοφία*. Cf. *Prot.* 322 a, *Critias* 121 a.

²⁷ En fait, Dion aurait été accusé d'avoir conspiré contre Denys II au profit des fils qu'Aristomaque, sa soeur, avait donnés à Denys I^{er}, et d'avoir, à l'insu du jeune tyran, cherché à négocier avec les Carthaginois (**Plutarque**, *Dion* 14). Cela dit, il faut noter que Platon fait bien remarquer que les calomnies avaient commencé avant son arrivée à Syracuse, ce qui le disculpe totalement.

venait d'arriver. Mais lui, parce qu'il s'apercevait que tous nous nous trouvions dans cet état d'esprit, et qu'il craignait que nos craintes n'eussent des conséquences plus sérieuses, nous traitait tous avec bienveillance ; et moi en particulier, il m'exhortait, il m'engageait à avoir confiance et il me priait de rester à tout prix. Car si je le quittais, il n'en résulterait pour lui aucun avantage, mais si je restais... C'est bien pourquoi il affectait de me prier avec tant d'insistance. Mais les prières des tyrans, nous le savons bien, sont mêlées de contraintes. **Denys II** s'était bien arrangé **(e)** pour m'empêcher de prendre la mer, en me faisant conduire et en m'installant dans la citadelle²⁸, dont plus aucun propriétaire de navire ne m'eut fait sortir, je ne dis pas contre la volonté de **Denys II**, mais même à moins qu'il n'ait lui-même envoyé quelqu'un avec l'ordre de me faire sortir. En outre, marchand qui navigue, ou agent chargé de contrôler les sorties du territoire²⁹, il n'en est pas un non plus qui, me surprenant en train de m'évader tout seul, ne m'eût, après m'avoir aussitôt arrêté, ramené à **Denys II**, et cela d'autant plus qu'alors s'était déjà répandu un nouveau bruit qui disait tout le contraire **(330 a)** du précédent, à savoir que **Denys II** s'était pris pour Platon d'une affection tout à fait extraordinaire.

En fait, qu'en était-il donc ? La vérité, en effet, il faut la dire. À mesure que le temps passait, son affection ne cessait de croître, parce qu'il s'habitua à mes manières et à mon caractère ; mais il souhaitait que je le loue plus que Dion et que je le considère comme un ami bien plus grand que Dion, et l'acharnement qu'il mettait à être le vainqueur en ce domaine avait de quoi étonner. Mais il hésitait à prendre pour cela le meilleur moyen, à supposer que ce moyen existât, c'est-à-dire, bien sûr, se familiariser avec moi et me fréquenter comme élève et comme auditeur de mon enseignement philosophique, **(b)** parce qu'il craignait que, suivant ce que disaient les calomnieux, son autorité ne fût entravée en quelque façon et que ce ne fût précisément Dion qui eût tout manigancé. De mon côté, je supportais tout, en gardant l'état d'esprit initial, celui dans lequel j'étais venu, au cas où il pourrait éprouver le désir de mener une vie philosophique. Mais ses résistances l'emportèrent.

Voilà donc toutes les vicissitudes qui marquèrent la première période de temps que je passai en Sicile, et durant laquelle j'y exerçai mon activité. Ensuite, je partis **(c)** pour revenir une nouvelle fois, cédant aux demandes pressantes de **Denys**³⁰. Combien furent raisonnables et justes mes motifs et toutes mes actions, voilà ce que, après vous avoir d'abord conseillé ce qu'il faut faire, eu égard aux circonstances actuelles, je vous exposerai plus tard, en réponse à ceux qui me demandent quels furent précisément les motifs qui me poussèrent à venir une seconde fois³¹, et cela pour éviter que j'arrive à parler de l'accessoire comme ai c'était l'essentiel. Voici donc ce que j'ai à dire.

Quand on donne des conseils à un homme malade et qui suit un mauvais régime, **(d)** la première chose à faire pour le ramener à la santé est de changer son mode de vie³². Et si le malade accepte d'obéir, il faut dès lors lui faire encore d'autres recommandations. En revanche, s'il refuse (de se soigner), celui qui renoncerait à conseiller un tel malade, je le tiendrais pour un homme et pour un médecin ; mais celui qui se résignerait (à lui donner d'autres conseils), je le tiendrais au contraire pour quelqu'un qui n'est ni un homme ni un médecin. Et il en va bien de même pour une cité, qu'elle ait à sa tête un seul homme ou plusieurs. S'il s'agit de conseiller quelque chose d'avantageux à un régime politique qui suit comme il convient la bonne voie, donner ces conseils aux dirigeants d'une telle cité serait le fait d'un homme de bon sens. **(c)** Mais s'il s'agit de conseiller des dirigeants qui s'écarterent tout à fait d'un régime politique correct, qui refusent abso-

²⁸ Il s'agit du palais fortifié du tyran qui se trouvait sur l'île d'Ortygie et qui était gardé par des mercenaires appartenant à l'armée de terre et à la marine. La ruse de Denys II est subtile ; Platon se trouve en résidence surveillée auprès du tyran, qui peut ainsi donner l'impression de s'intéresser de plus près à lui.

²⁹ Sur ces agents, cf. Aristophane, *Oiseaux* 1212 sq., et Plaute, *Captifs*, 450 sq.

³⁰ Le troisième voyage de Platon en Sicile se situe en 361/0 av. J.-C. Comment arrive-t-on à cette date ? Le second voyage de Platon se situe en 367/6 av. J.-C. (cf. note 2). Or, plus bas (en 350 b-c), il est dit que Platon, au retour de son dernier séjour à Syracuse, rencontre Dion qui assistait aux jeux Olympiques. Puisque Dion lance son expédition contre Denys II en 357 av. J.-C. (selon **Plutarque**, *Dion* 24, 1-3), le départ de cette expédition aurait coïncidé avec l'éclipse de lune du 9 août 357 av. J.-C. Ces jeux Olympiques doivent être ou bien ceux de 364 av. J.-C. ou bien ceux de 360 av. J.-C. Toutefois, **Plutarque** (*Dion* 19, 6) rapporte cette anecdote suivant laquelle, lors de son dernier voyage, Platon était accompagné par Hélicon de Cyzique, un membre de l'Académie qui réussit alors à prévoir une éclipse de soleil, celle du 12 mai 361 av. J.-C. Si l'anecdote fait bien référence à cette éclipse, cela implique que Platon s'est embarqué à Athènes au début du mois d'avril dès l'ouverture de la saison de navigation régulière en Méditerranée en 361 av. J.-C. pour venir à Syracuse, et qu'il en partit avant août 360 av. J.-C., de façon à pouvoir rencontrer Dion aux jeux Olympiques de cette année-là.

³¹ On a voulu voir là une indication du fait que la *Lettre VII* était une lettre ouverte.

³² La comparaison du conseiller politique et du médecin est un thème familier à Platon, cf. *Rép.* IV 425 e sq., *Lois* IV 720 a sq. Elle s'inscrit d'ailleurs dans un contexte plus vaste dont la structure est explicitée dans le *Gorgias* (517 c sq.).

lument d'en suivre la trace, qui en revanche avisent au préalable leur conseiller de laisser leur régime politique tranquille et de n'en rien changer en le menaçant de mort **(331 a)** s'il change quelque chose, et qui lui ordonnent de se faire le serviteur de leurs souhaits et de leurs désirs³³, en leur indiquant par ses conseils de quelle manière ces souhaits et ces désirs se réaliseront le plus facilement et le plus rapidement une fois pour toutes, celui qui se résignerait à donner ce genre de conseils, je le tiendrais pour quelqu'un qui n'est pas un homme, tandis que celui qui ne le supporterait pas, je le considérerais comme un homme.

Voilà donc l'état d'esprit qui est le mien quand quelqu'un vient me demander conseil sur un des points les plus importants de sa vie, par exemple sur la possession de richesses ou le soin à donner au corps ou à l'âme ; si **(b)** sa vie de tous les jours me semble avoir pris une certaine tournure ou s'il paraît être d'accord pour obéir à mes conseils sur ce pourquoi il me consulte, je mets tout mon zèle à le conseiller et je ne m'arrête qu'après m'être religieusement acquitté de ma tâche³⁴. Mais si quelqu'un s'abstient de me demander tout conseil, ou s'il est clair qu'en aucune façon il ne suivra mes conseils, je ne vais pas, sans y avoir été convié, aller trouver un tel homme pour lui donner des conseils et le contraindre, fût-il mon propre fils. A un esclave, oui, je donnerais des conseils, et s'il arrivait qu'il ne consente pas à les suivre, je l'y contraindrais³⁵. Mais un père ou une mère, **(c)** je tiens pour impie de les contraindre sauf en cas de folie³⁶. En revanche, s'ils mènent une vie régulière, qui leur plaît à eux, mais pas à moi, il ne faut ni les irriter en vain par des reproches ni, bien sûr, se mettre à leur service, fût-ce pour les flatter, en leur procurant la satisfaction de désirs, alors que personnellement je n'accepterais pas de vivre en chérissant de tels désirs. C'est donc en ayant le même état d'esprit à l'égard de la cité qui est la sienne que doit vivre le sage. Si le régime politique de cette cité ne lui semble pas être bon, qu'il le dise, si, en le disant, **(d)** il ne doit ni parler en vain ni risquer la mort ; mais qu'il n'use pas contre sa patrie de la violence qu'entraîne un renversement du régime politique. Quand il n'est pas possible d'assurer l'avènement du meilleur (régime politique) sans bannir et sans égorger des hommes, il vaut mieux rester tranquille et prier pour son bien personnel et pour celui de la cité³⁷.

Voilà le genre de conseils que je vous donnerais. Ces conseils, d'accord avec Dion, je les donnais aussi à **Denys II** : en premier lieu, vivre chaque jour de façon à devenir le plus possible maître de soi, **(e)** et à se gagner des amis fidèles et des partisans, pour éviter de subir le même sort que son père qui, s'étant emparé, en Sicile, de plusieurs grandes cités dévastées par les Barbares, n'avait pas été capable, après les avoir colonisées, d'établir, en chacune d'elles, un régime politique sûr aux mains d'hommes qui fussent ses partisans³⁸, qu'il s'agisse de purs étrangers, d'où qu'ils vinssent, **(332 a)** ou de ses frères, plus jeunes³⁹, qu'il avait

³³ Peut-être une réminiscence de *Rép.* VI 493 a-d.

³⁴ Le verbe *αφοσιωσαμενος* présente un aspect religieux, dans la mesure où il signifie au sens propre "établir dans l'οσιότης". Pour un homme, être *οσιος*, c'est être "profane", c'est-à-dire libre à l'égard des dieux qui n'ont plus rien à lui réclamer ; ne pas l'être revient à être "sacré" (*ιερος*), c'est-à-dire à être lié aux dieux qui ont un droit sur lui.

³⁵ Sur la façon de traiter les esclaves, cf. *Lois* VI 777 b-778 a, et plus précisément 777 d-e.

³⁶ Sur l'attitude à tenir à l'égard des parents, cf. *Criton* 51 c sq. et *Lois* IV 717 b-d, XI 929 d-e, 931 d-e.

³⁷ Sur la prière comme attitude de retrait par rapport à l'action, cf. *Lettre* VIII 352 e ; *Lettre* XI 359 b ; *Lois* V 736 d ; *Rép.* VII 540 d, V 450 d.

³⁸ Il est difficile de déterminer à quelles cités en particulier Platon fait ici allusion. Car, tout au long du règne de Denys I^{er}, la menace que représentaient les Carthaginois pour les Grecs de Sicile se fit sentir, avec plus ou moins de force, suivant les revers et les succès du tyran. En 406 av. J.-C., l'invasion carthaginoise, qui amena Denys I^{er} au pouvoir à Syracuse, se termina par une paix impliquant la neutralité de la plupart des cités grecques. En 398, Denys I^{er} prend Motyé, mais une contre-offensive l'assiège à Syracuse en 397. En 393, Carthage repassa à l'offensive. En revanche, la paix de 392 av. J.-C. fut très favorable à Denys I^{er}, qui réussit à étendre sa domination sur toute la Sicile, à l'exception de la pointe occidentale. Mais la défaite de Denys I^{er} à Panormos, en 378 av. J.-C., fit passer une partie du territoire d'Akragas sous le contrôle des Carthaginois. En 389, Denys I^{er}, qui contrôle Messine s'empare de Rhegion et vers 383 la guerre reprend avec les carthaginois. Enfin, la contre-offensive de Denys I^{er} en 368 av. J.-C., d'abord couronnée de succès (Denys I^{er} prend Sélinonte, Entella, Eryx), se termina en catastrophe avec la capture par les Carthaginois à Drépanon de 130 trières syracusaines.

³⁹ Ce jugement semble excessif. Denys I^{er} eut trois frères : Leptine, Théaridas et Thestè. On ne sait rien de ce dernier, mais les deux premiers servirent le tyran avec beaucoup de compétence et une grande loyauté. Leptine commanda la flotte syracusaine. Certes il fut démis de ses fonctions et exilé pour avoir favorisé la paix entre les Lucaniens et les Thuriens en 389 av. J.-C., mais il revint en grâce peu de temps après. Il fut tué lors de la défaite des troupes syracusaines devant les Carthaginois à Panormos en 378 av. J.-C. Durant l'exil de Leptine en 389 av. J.-C., son frère cadet Théaridas commanda la flotte syracusaine, et prêta main forte à Denys I^{er} lors de sa campagne en Italie du Sud. En 388 av. J.-C., ce fut lui qui dirigea l'ambassade syracusaine (équipages de chars, rhapsodes récitant ses poèmes) qui connut tant de déboires et rencontra tant d'hostilité aux jeux Olympiques : Lysias se moque d'eux et déclenche une émeute.

lui-même élevés, simples particuliers dont il avait fait des chefs, gens pauvres qu'il avait dotés d'une exceptionnelle richesse.

Il ne fut capable d'associer aucun d'eux à son pouvoir⁴⁰ fût-ce par la persuasion, par l'éducation, par les bienfaits ou en invoquant des liens familiaux, ce en quoi d'ailleurs il fut sept fois inférieur à Darius, lequel, bien qu'il ait mis sa confiance en des gens qui n'étaient pas des frères et qui n'avaient pas non plus été élevés par lui, mais qui étaient seulement des alliés qui l'avaient aidé à renverser l'Eunuque mède, leur distribua les sept parties de son empire, dont chacune était plus grande que **(b)** toute la Sicile, trouva en eux des alliés fidèles et qui ne s'en prirent ni à lui ni les uns aux autres, et donna l'exemple de ce que doit être le bon législateur et le bon roi ; car les lois qu'il a établies ont permis à l'empire perse de se maintenir en bon état jusqu'à maintenant⁴¹. À cet exemple, vient s'ajouter celui des Athéniens qui, en dépit du fait que plusieurs des cités grecques, qu'ils reprirent alors qu'elles avaient été envahies par les Barbares, étaient des colonies qu'ils n'avaient pas eux-mêmes fondées, gardèrent pourtant cet empire pendant soixante-dix ans, **(c)** parce qu'ils avaient des amis dans chacune de ces cités⁴².

Mais **Denys I**, qui avait concentré toute la Sicile en une seule cité⁴³, parce que — comme la sagesse le lui recommandait! — il ne faisait confiance à personne, eut beaucoup de peine à se maintenir. Il manquait en effet d'hommes qui fussent ses amis et en qui il pût mettre sa confiance — il n'est pas meilleur critère du vice et de la vertu que le fait d'être ou non dépourvu de ce genre d'hommes.

Voilà donc aussi les conseils que nous donnions à **Denys II** de concert, moi et Dion, puisque, par la faute de son père, il se trouvait privé de la société **(d)** que donne l'éducation et que permettent d'acquérir de bonnes relations⁴⁴.

[...]

(337 e) Quant à mon second voyage et à ma seconde navigation, combien cela fut à la fois raisonnable et convenable, celui que la chose intéresse va pouvoir l'apprendre à présent.

La première période durant laquelle j'exerçai mon activité en Sicile⁴⁵ s'acheva donc **(a)** bien comme je l'ai raconté, avant d'adresser des conseils aux parents et aux partisans de Dion. Toujours est-il que, par la suite, j'arrivai, en utilisant les moyens qui étaient alors effectivement à ma portée, à convaincre **Denys II** de me laisser partir. Mais, pour le moment où la paix serait revenue — car à ce moment-là, la guerre faisait rage en Sicile⁴⁶ —, nous arrivâmes à cet accord mutuel. **Denys II** déclara qu'il nous enverrait de nouveau chercher, Dion et moi, quand il aurait rétabli son pouvoir sur une base plus sûre ; quant à Dion, il le pria de

⁴⁰ Aux alentours de 385 av. J.-C., ce pouvoir était immense. Denys I^{er} régnait sur toute la Sicile, excepté sur le "territoire contrôlé (*ἐπικρατεία*)" par les Carthaginois au nord-ouest de l'île. En Italie du Sud, il contrôlait, par l'intermédiaire de Locres, qui était devenue son alliée par suite de son mariage avec Doris, tout le "pied" jusqu'au fleuve Crathis et jusqu'à Apulie. En outre, son pouvoir s'étendait sur Adria, et sur les lies d'Issa et de Phoros. Enfin, les Lucaniens et les Molosses avaient contracté une alliance avec lui. L'importance de ce pouvoir était telle qu'elle appelait la comparaison avec celui du Grand Roi.

⁴¹ Les événements auxquels Platon fait ici allusion sont racontés en *Lois*, III 695 b sq. Le récit de Platon diffère cependant de ce que rapporte Hérodote (III 61-88) sur le sujet. A sa mort, Cyrus (qui régna de 559 à 530 av. J.-C.) laisse deux fils : Cambyse et celui qu'on a l'habitude d'appeler Smerdis. L'aîné, Cambyse, craignant que son frère ne profite d'une expédition militaire projetée en Égypte pour le supplanter sur le trône, fit assassiner Smerdis. Un mage mède, Gaumâta, se fit alors passer pour Smerdis et fomenta une révolte. Cambyse se tua, et ce fut Darius I^{er} (il régna de 522 à 486 av. J.-C.) qui, avec le concours de six autres familles seigneuriales, rétablit l'ordre. L'expression "l'Eunuque mède" fait donc référence à la lutte de Darius qui, en triomphant du mède Gaumâta, le faux Smerdis, ici appelé "l'Eunuque", arracha l'Empire à la domination des Mèdes.

⁴² Il s'agit là d'une allusion à la Confédération de Délos, qui, formée à l'instigation d'Athènes en 478/7 av. J.-C., permit à Athènes, grâce à son trésor, de développer une flotte de guerre et de dominer la mer Égée et le Péloponnèse et subsista jusqu'à la défaite d'Athènes en 404 av. J.-C. soit pendant soixante-treize ans.

⁴³ En 485, **Gélon** écrase le régime démocratique qui venait de s'établir à Syracuse, laissant Gela à son frère **Hiéron**. **Théron**, tyran d'Agrigente attaque Himère, fait appel à Carthage qui débarque à Panormos et marche sur Himère. Suivant en cela l'exemple de **Gélon** et de **Hiéron**, grâce au trésor, Denys I^{er} n'hésita pas à manipuler d'importantes masses d'hommes exclusivement en fonction de ses intérêts. Au cours de son règne, il vendit en esclavage ou transféra à Syracuse la population de presque toutes les cités de la Sicile orientale.

⁴⁴ Jusqu'à son accession au pouvoir à la mort de son père, le jeune Denys aurait toujours été tenu à l'écart ne s'occupant que de choses insignifiantes (cf. **Plutarque**, *Dion* 9, 2).

⁴⁵ Il s'agit du premier séjour de Platon en Sicile, sous Denys I^{er}, cf. une expression similaire en 330 b.

⁴⁶ Il est pratiquement impossible de savoir à quelle guerre fait référence ce passage.

considérer son départ non comme un exil, **(b)** mais comme une relégation⁴⁷. Pour ma part, je fus d'accord pour revenir à ces conditions.

Mais la paix revenue, tandis qu'il m'envoyait chercher, il priaït Dion d'attendre encore un an ; quant à moi, il me demandait de venir de toute façon. Cela étant, Dion me recommandait de m'embarquer et il me suppliait de le faire. Justement, parti de Sicile, un bruit insistant courait suivant lequel **Denys II** venait de nouveau d'être pris d'une passion extraordinaire pour la philosophie. Voilà pourquoi Dion me priaït instamment de donner une suite favorable à mon rappel. Quant à moi, je savais bien, **(c)** à n'en point douter, que la philosophie était souvent chez les jeunes l'objet d'une telle passion⁴⁸. De toute façon, il me parut plus sûr, du moins pour le moment, d'envoyer totalement promener Dion et **Denys II** ; je les mécontentai l'un et l'autre en répondant que j'étais vieux⁴⁹ et que rien de ce qui venait d'être fait ne correspondait à l'accord conclu.

Ce fut donc à la suite de ce refus que, semble-t-il, Archytas⁵⁰ se rendit chez **Denys II**. Avant de prendre la mer pour m'en aller, j'avais en effet établi des liens d'hospitalité et d'amitié entre Archytas et les gens de Tarente d'un côté, et **Denys II** de l'autre. **(d)** Il y avait aussi à Syracuse d'autres gens qui avaient reçu de Dion un enseignement sur tel ou tel point et, parmi eux, certains qui avaient la tête remplie de doctrines philosophiques mal comprises ; or, à mon avis, ce sont ces derniers qui tentèrent de discuter avec **Denys II** de questions relevant de ce domaine, persuadés que j'avais enseigné à **Denys II** tout ce que j'avais dans la tête. Pour sa part, lui qui, par ailleurs, n'est pas naturellement dépourvu de capacité pour apprendre, est aussi extraordinairement épris de gloriole. Peut-être même, en fait, les doctrines exposées avaient-elles obtenu son agrément et rougissait-il de montrer qu'il n'avait rien appris pendant mon séjour. **(e)** Voilà ce qui expliquait le désir qui le tenait de recevoir un enseignement plus précis, tandis qu'en même temps le pressait l'amour de la gloriole. Quant aux raisons pour lesquelles, lors de mon précédent séjour, il n'avait rien appris, je les ai exposées dans ce que je viens de dire un peu plus haut⁵¹. Toujours est-il que, comme j'étais rentré sain et sauf à Athènes et que j'avais répondu négativement à sa seconde invitation, ainsi que je viens tout juste de le raconter, l'amour de la gloriole, me semble-t-il, suscita chez **Denys II** la peur panique que, aux yeux de certains, je paraisse avoir une piètre opinion de lui, expérience faite de son naturel, de ses dispositions **(338 a)** ainsi que de son genre de vie, et que, mécontent, je ne souhaite plus revenir chez lui.

Il me faut, en toute justice, dire la vérité et supporter que d'aventure quelqu'un, après avoir entendu le récit de ce qui s'est passé, se fasse une piètre opinion de ma philosophie et estime, en revanche, que le tyran était un homme sensé. Voilà en effet que **Denys II**, revenant à la charge une troisième fois, m'envoya une trière pour m'assurer un voyage confortable ; il m'envoya aussi Archédème⁵² celui des Siciliens, dont, pensait-il, je faisais le plus de cas, l'un des disciples d'Archytas, **(b)** et, avec lui, d'autres notables de Sicile. Or, tous ces gens me rapportaient la même nouvelle : c'était merveille, disaient-ils, de voir tout le progrès fait par **Denys II** en philosophie. **Denys II** m'envoya encore une très longue lettre, sachant pertinemment dans quelles dispositions j'étais à l'égard de Dion et quel était d'un autre côté le désir de Dion de me voir m'embarquer et arriver à Syracuse. Composée en tenant bien sûr le plus grand compte de tout cela, la lettre commençait à peu près de cette façon : "**Denys à Platon...**" Suivait la formule de salutation habituelle, après **(c)** quoi il en venait directement au sujet :

— Si tu te laisses convaincre par nous de venir maintenant en Sicile, tu verras tout d'abord les affaires de Dion réglées exactement comme tu le souhaites — tes souhaits seront raisonnables, je le sais bien, et j'y souscrirai. Sinon, aucune des affaires de Dion, qu'il s'agisse de ses biens ou de sa personne, ne s'arrangera comme tu l'entends.

Voilà ce qu'il me disait et en quels termes ; le reste, il serait long et hors de propos de le rapporter. Or, d'autres lettres **(d)** arrivaient régulièrement qui, envoyées par Archytas et par les gens de Tarente, faisaient l'éloge de la philosophie de **Denys II**, ajoutant que, si je n'arrivais pas maintenant, je discréditerais

⁴⁷ La relégation (*μεταστασις*) diffère de l'exil (*φύγη*) essentiellement en ceci qu'elle n'implique pas la confiscation des biens de l'intéressé (cf. *Lois* IX 877 a-b), ce que confirme 345 c. La distinction semble ignorée dans la *Lettre* VIII (356 e).

⁴⁸ Peut-être un rappel de 328 b. Vers 361/0 av. J.-C., Denys II devait avoir aux alentours de 37 ans.

⁴⁹ À cette époque, vers 361/0 av. J.-C., Platon devait avoir aux alentours de 67 ans.

⁵⁰ Le pythagoricien **Archytas** exerce en tant que stratège un pouvoir politique absolu à Tarente pendant sept ans. En effet, le stratège exerçait autant des fonctions politiques que militaires. L'usage de la forme attique *Ἀρχυτης* au lieu de la forme dorienne attendue *Ἀρχυτας* constitue un indice, bien minime, en faveur de l'authenticité de cette lettre.

⁵¹ En 330 a-b.

⁵² C'est chez Archédème, disciple d'Archytas qu'habite Platon lorsque Denys II lui demande de ne plus quitter le palais. Cf. ci-dessous 349 d.

complètement l'amitié que j'avais établie entre eux et **Denys II**⁵³, et dont l'importance n'était pas mince d'un point de vue politique.

Alors donc que, pour me faire venir à ce moment-là, on procédait ainsi, les gens de Sicile et d'Italie me tirant à eux et les gens d'Athènes me poussant dehors à force de prières, **(e)** de nouveau revenait le même argument : il ne faut pas trahir Dion, non plus que mes hôtes et mes amis de Tarente. D'autre part, en moi-même, je me disais qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un jeune homme⁵⁴, qui a entendu parler de choses qui valent la peine qu'on en parle et qui est doué pour apprendre, ait conçu le désir d'accéder à la vie parfaite. Il me fallait donc déterminer clairement s'il en était bien ainsi ou non ; et je devais me garder de trahir de quelque façon que ce soit cette attente et d'encourir par suite la responsabilité d'un opprobre vraiment important, **(339 a)** au cas où on avait bien dit la vérité. Encapuchonné⁵⁵ par ce raisonnement, je me mets donc en route, même si j'ai beaucoup d'appréhension et que je ne présage absolument rien de bon, comme de bien entendu. Quoi qu'il en soit, puisque je suis venu, il y a au moins une chose que j'ai bien réussie, c'est la troisième (libation) à (Zeus) Sauveur⁵⁶. En effet, j'eus la chance d'être sauvé une fois de plus, et cela du moins, c'est, après le dieu, à **Denys II** qu'il faut en savoir gré, car, alors que beaucoup de gens voulaient ma mort, il s'y opposa et fit preuve d'un peu de respect⁵⁷ à l'égard des choses me concernant.

Or, lorsque je fus arrivé, j'estimai qu'il me fallait commencer **(b)** par déterminer⁵⁸ si réellement **Denys II** était tout feu tout flammes pour la philosophie⁵⁹ ou si était vaine la rumeur insistante qui, parvenue à Athènes, le disait. Eh bien, il y a, pour savoir à quoi s'en tenir en ce domaine, un moyen qui n'est pas vulgaire, mais qui convient parfaitement aux tyrans, surtout à ceux qui ont la tête pleine de doctrines mal comprises, ce qui était bien le cas pour **Denys II** qui donnait à fond dans ce travers, comme j'en fis, moi aussi, l'expérience dès mon arrivée. Il faut bien montrer à ce genre d'hommes ce qu'est, dans toute son étendue, le caractère de cette activité⁶⁰, le nombre de difficultés qu'elle implique **(c)** et combien elle comporte de labeur. Car celui qui a entendu cela, s'il est réellement philosophe, parce qu'il est un homme divin apte à cette activité et digne d'elle, celui-là estime qu'il a entendu parler d'une voie merveilleuse, que cette voie il doit s'efforcer de l'emprunter sur l'heure et que la vie ne vaut pas d'être vécue pour qui agit autrement. Après quoi justement, parce qu'il s'est efforcé d'emprunter cette voie et de suivre celui qui montre la voie, il ne relâche pas son effort avant d'avoir atteint le but final ou d'avoir acquis la force qui lui permette de conduire lui-même ses pas sans son guide. Voilà précisément de quelle façon et dans quel état d'esprit vit ce genre d'homme qui, **(d)** quelles que puissent être les occupations auxquelles il s'adonne, s'attache toujours en tout à la philosophie et à ce genre de vie quotidien qui le rend au plus haut point apte à apprendre, à avoir une bonne mémoire et à être capable de raisonner par lui-même, tout en restant sobre ; par contre, il passe son existence à détester le genre de vie contraire⁶¹. En revanche, ceux qui ne sont pas véritablement philosophes, mais qui n'ont qu'un vernis d'opinions pareils à ceux dont le corps est brûlé par le soleil, ceux-là, en voyant

⁵³ Allusion à 338 c.

⁵⁴ Cf. 328 b et 338 c.

⁵⁵ Métaphore, dont on retrouve un exemple en *Phèdre* 243 b. Pour se couvrir la tête ou même pour se voiler le visage, il suffisait de relever sur la tête les plis de l'*himation*, manteau constitué d'une longue pièce de laine dans lequel on se drapait quand on sortait de la maison.

⁵⁶ Cf. 334 d. Le seul succès dont peut se prévaloir Platon, c'est d'être revenu sain et sauf de ce troisième séjour à Syracuse.

⁵⁷ Denys II s'est donc opposé à des gens de son entourage qui réclamaient la mort de Platon. Le terme *αἰδός* est très difficile à traduire. A proprement parler, il désigne le respect : respect à l'égard d'un dieu ou d'un supérieur, mais aussi respect à l'égard de soi-même, qui interdit toute conduite avilissante.

⁵⁸ Issu de l'usage des tribunaux, où il signifiait "chercher à réfuter", par des questions notamment, c'est-à-dire de façon plus technique "faire subir un contre-interrogatoire", le verbe *ελεγχω* prit, sous l'influence de la Sophistique, un sens dialectique, celui de "réfuter". Ici *ελεγχος* désigne l'épreuve, le test, auquel Platon veut soumettre Denys II pour vérifier la sincérité de ses sentiments à l'égard de la philosophie.

⁵⁹ Sur l'usage de l'image du feu pour décrire la connaissance philosophique, cf. *infra* 341 c-d et *Rép.* VI 498 a sq.

⁶⁰ L'usage réitéré du terme neutre *το πραγμα* au singulier pour désigner l'activité philosophique incline à penser qu'il s'agit là d'un mot de 1' "argot" utilisé par les membres de l'Académie. Au pluriel, le même terme semble avoir un sens moins marqué : celui de "difficultés".

⁶¹ Tout ce passage résume les développements du livre VII de la *République*. Comme l'exercice d'une activité philosophique est lié à un genre de vie déterminé, tout porte à croire que les membres de l'Académie devaient suivre un ensemble de règles de vie très strictes. La tradition platonicienne ultérieure insistera beaucoup sur cet aspect des choses.

tout ce qu'il y a à apprendre, combien il faut se donner de peine⁶² et **(e)** que c'est un régime de vie quotidien bien réglé qui convient à cette activité, parce qu'ils tiennent cela pour une chose difficile et qui leur est impossible, ne sont, bien sûr, pas capables non plus de la pratiquer ; **(332 a)** mais, parmi eux, il y en a qui se persuadent qu'ils ont appris assez de choses pour être au fait du sujet dans son ensemble, et qu'ils n'ont plus besoin d'affronter d'autres difficultés. Voilà donc en quoi consiste cette expérience, claire et infaillible pour démasquer ceux qui vivent dans la luxure et qui ne sont pas capables de se donner la peine qu'il faut, car ce n'est jamais celui qui a montré la voie qu'il faut incriminer, mais soi-même, ai on est incapable de mettre en pratique tout ce qu'implique cette activité.

Voilà donc ce qu'alors je dis à **Denys**⁶³. Cela étant, je m'abstins, moi, de tout exposer dans le détail ; **(b)** d'ailleurs **Denys II** ne l'exigeait pas.

⁶² Cf. 341 e, 344b ; et *Rép.* IV 428 e, VI 494 a, 495 b, 496 a-b, 511 c. Le chemin est long qui mène à la vision du Bien (*Rép.* VI-VII) et du Beau (*Banquet* 210 a-212 a ; *Phèdre* 243 e-257 b). Voilà pourquoi la philosophie ne peut être l'apanage que d'un tout petit nombre d'hommes.

⁶³ C'est seulement à cette occasion, comme on l'apprendra plus loin (345 a), que Platon aborda avec Denys II ce genre de problèmes. La ligne suivante vient encore restreindre la portée de l'événement : Platon n'est même pas entré dans les détails.